

Ceffonds, le 11 septembre 1918.

5193



Cher ami,

Je suppose que le déluge qui nous inonde depuis deux jours vous atteint aussi et qu'il gène vos Gouvernables. Mais le beau temps reviendra, espérons-le. Je suis très heureux de savoir que vous vous trouvez bien dans votre nouveau domicile et que vous y êtes dans les meilleures conditions pour passer le commencement d'automne.

Vous ne me dites pas quand pourrez vous quitter Paris. Si c'est, comme à l'ordinaire, dans les premiers jours du mois prochain, je ne serai probablement pas rentré. Après examen du questionnaire officiel concernant les cartes d'alimentation, et vu les explications données dans le Temps, je prends confiance que cette formalité essentielle au renouvellement de la carte n'exigera pas ma présence à Paris dans les derniers jours de septembre, et que je pourrai me faire envoyer l'abon carte par ma concierge. Cela étant, et, moins que je ne sois trop incommode par une occupation militaire dont je

me suis menacé depuis quelque temps, je resterais probablement ici jusqu'au vers le 30 octobre à moins que ce ne soit le 4 ou 5 novembre. Outre que la température sera supportable, j'ai encore ravitaillé par mon jardin, et surtout j'aurai le temps, avant de transporter à Paris ma nouvelle cuisinière, d'être un peu plus assuré de sa persévérance.

Entre nous, je crois que M. S. essaiera de faire son cours et qu'il donnera quelques leçons, comme il a fait l'an passé aux Hautes Etudes. S'il n'est encore impédé après avoir commencé, la Cour du règlement le dispensera de prendre un suppléant, ce Madame aura encore devant elle une année d'abondance. Les circonstances favorisent de telles manœuvres, parce que personne n'y fait attention. Je ne serais nullement étonné que M. reste à Vichy et se soigne et jouisse de son traitement intégral jusqu'à la fin des hostilités. Mais après cela, quand les joies rentreront, cette question, avec beaucoup d'autres, se posera plus sérieusement. Il est certain que, l'hiver prochain, les opérations auxquelles nous pourrions nous livrer au Collège de France identifieront moins l'attente que les

1812

dont vous me parlez. On voit grand
beaucoup de troupes dans tous les
sens, et à chaque instant on voit
annoncer qu'il en faut venir en contumace
en nos; un fourrier malaisé à même
venir sur ma porte 30 h., ce qui est bien
effrayant. Mais jusqu'à présent rien n'est
venu. Je vis avec mon poulain. J'ai vu,
où nul dragon n'a été enfermé depuis ce jour
dont je crois bien vous avoir conté l'histoire.
Le pays est tout à fait calme et rassuré. Les
gens sont surtout préoccupés de venir leurs
denrées le plus cher possible. Tout se vend
aussi cher et même plus cher qu'à Paris,
parce que, pour les besoins de nos, la
taxation est plus que sur le papier. Il
m'apparaît de plus en plus que la
guerre n'est pas un temps favorable au
régne de la loi.

Affectueux respect,

A. Paey